



Ulysse nous arrivait le nombril à l'air.

C'était bien Ulysse. Il nous arrivait le nombril à l'air car un bouton de sa chemise avait sauté. Théo marcha vers lui et ils s'étreignirent. Tous deux avaient de grosses larmes dans les yeux. Théo, grand, sec, tenant à peine sur ses jambes. Ulysse, chaque année plus gros, le ventre en avant, visage et cheveux couverts de sueur.

Anne-Marie pria Aïcha de déposer le plateau du café sur la table de fer à l'abri du grand chêne. L'ombre y était bien suffisante. Nous en avons assez de l'obscurité noire dans la maison.

Ulysse avait la voix cassée lorsqu'il nous donna l'accolade fraternelle. Il me dit à moi :

- Tu continues de tout noter, Titou. Je compte sur toi.
- Je noircis des pages et des pages, mais cela ne donne pas grand-chose.

Aïcha, comme toujours aux petits soins pour Ulysse, vrai fils de la famille, lui demanda de retirer sa chemise pour la lui confier, ce qu'il fit. Aïcha eut alors une crise de larmes. Ulysse l'embrassa et elle se mit à sangloter contre sa poitrine nue en sueur :

- Mademoiselle Marianne ! Mademoiselle Marianne !  
Monsieur Ulysse ! Qui a pu nous faire ça ?

Ulysse avala son café debout. Il nous observait, effaré de nous voir si gênés pendant que nous prenions place autour de la table de fer. Et gênés, nous l'étions, non de sa présence, puisque nous

le savions comme chez lui à Mégara, mais par la façon dont il étalait son gros ventre nu.

- Où en étiez-vous ? demanda-t-il. Il a fallu que je m'arrache de la répétition.

Théo lui répondit :

- Nous en arrivions à ta rencontre avec Marianne, rue des Teinturiers.

Anne-Marie entendait bien marquer qu'elle continuait à mener le débat, même si elle était allée de surprise en surprise et l'aurait espéré différent :

- Aïcha, merci. Retournez dans votre cuisine. Toi, Ulysse, tu transpires comme un porc. Va te chercher une serviette à la salle de bain, essuie-toi et, quand tu redescendras, inutile de nous donner plus de détails sur tes amours. J'ose espérer que tu n'es pour rien dans ce drame.
- Bien sûr que je n'y suis pour rien ! Vous en doutez ?

Anne-Marie venait de visiblement l'agacer, mais il lui a obéi comme un enfant et s'est dirigé tête basse vers la maison. Je l'y ai suivi. Nous sommes montés à l'étage où se trouvent les deux salles de bains et il s'est mis nu devant moi pour prendre une douche. En soi, cela ne me choquait pas, mais il faisait étalage de son corps, alors qu'à sa place, gros et gras comme lui, je me cacherais des hommes et des femmes.

- Comment est-elle morte ? Tu le sais, Jean-Michel ? La police t'a dit comment on l'a tuée ?
- Étranglée, puis achevée avec un couteau de cuisine.
- Étranglée comment ?
- Avec les mains.

Je transpirais, moi aussi, malgré la fraîcheur conservée à l'intérieur de la maison. J'aurais volontiers suivi Jean-Michel sous la douche. Quand il en est sorti, il m'a dit :

- Va pas falloir qu'Anne-Marie m'agace.
- Nous sommes tous à cran, tu sais. Théo ne va pas bien. Notre Théo est un grand arbre foudroyé.

Je me suis surpris moi-même en parlant d'arbre foudroyé et Ulysse en fut stupéfait. Depuis, il ne m'a plus regardé comme avant. Depuis, j'ose écrire qu'il s'interroge sur moi. Jusqu'alors, c'était moi qui me posais mille questions sur lui.

Un soir, en sortant de tenue, je lui avais demandé pourquoi il voulait toujours nous surprendre. Il m'avait répondu en riant : « Parce que je suis un subversif, Titou, comme devraient l'être tous les maçons. Rappelle-toi : Les trois points « S » : Spiritualité,

Société, Subversion. Tout le reste, en maçonnerie, n'est jamais que du caca d'oie. »

Quand il fut sorti de sa douche, encore à poil, se frictionnant avec la serviette que je lui ai tendue, il m'a regardé longuement et il m'a dit :

- Je veux que tu viennes voir ma pièce au festival. J'ai besoin de ton avis, de savoir ce que tu en penses, Titou.

Moi, je ne pense rien des pièces de théâtre, sauf si elles me font rire et je retins de cette demande que Marianne, pas encore enterrée, Ulysse ne pensait déjà plus qu'à son théâtre. Nous sommes retournés prendre place autour de la table de fer sous le grand chêne et Anne-Marie dit à Ulysse, toujours torse nu :

- Nous t'écoutons, Ulysse. Que sais-tu ? Que penses-tu ? Comment faisons-nous pour trouver le coupable ?

Jean-Michel écarta les bras en homme bien incapable d'avoir une opinion sur le sujet.

- Comprends-nous, mon frère, lui dit Alain. Tu es membre affilié de notre loge, *Le Chemin*. Si ce coupable est des nôtres comme la police le prétend, la loge ne s'en remettra pas. S'il est d'une autre loge, Paris, Avignon, Carpentras, cela restera un coup dur, mais la bombe sera tombée à côté de chez nous. Théo, dont le chagrin est immense, tient courageusement comme nous à savoir ce qui s'est passé. La suspicion est un poison mortel. Si nous nous soupçonnons les uns les autres, rue Tournefort, il ne restera plus qu'à démolir nos trois loges.
- Nous n'avons qu'une certitude, Ulysse, dit Thérèse. La police cherche dans nos loges. Titou note tout. Le moindre indice pourrait nous être utile. Nous voulons découvrir le coupable avant la police. Qui, dans tes connaissances, maçons ou gens de théâtre, pouvait avoir une raison de tuer Marianne ?
- Mais je n'en sais pas plus que vous, répondit précipitamment Ulysse. Cette année, comme l'an dernier, j'ai très peu mis les pieds à La Roquebrussanne.

Anne-Marie n'entendait pas en rester là.

- Ne finasse pas, Ulysse. Je t'en prie. Tu en sais forcément plus que nous. Tu as été très proche de Marianne et tu connais cette villa du Luberon.
- Mais pas du tout ! protesta Ulysse. La villa a été mise l'an dernier comme cette année à la disposition de Laura Soline. Cette fille ne peut pas me souffrir. Elle était jalouse

de Marianne. C'est vous qui, l'an passé, vous êtes précipités par dizaines dans la villa.

- Pas moi en tout cas, rétorqua Anne-Marie, très acerbe.
- Marianne attirait les hommes, pas les femmes, lui répondit Jean-Michel.
- Parle autrement d'elle devant Théo, s'il te plaît, dit Anne-Marie.
- Qu'il parle comme il l'entend, dit Théo. Ils formaient un couple superbe.
- Aide-nous, Jean-Michel, dit Thérèse.
- Si tu sais quelque chose, confie-le nous, insista Anne-Marie.

Ulysse ne répondit d'abord pas, puis il dit :

- Comment ne pas soupçonner l'un ou l'autre ? Bien sûr que de l'un, je suis sûr qu'il n'est pas coupable et que sur un autre, j'ai comme un doute, comme un signal, qui me ferait penser : oui, peut-être, ce n'est pas impossible. Mais une intuition ne fait pas une preuve, pas même un indice. Comment pourrais-je vous donner la liste de mes suspects ?
- Tes suspects ? Ils sont si nombreux ? demanda Henri.
- Bien sûr que non !
- Au théâtre ou en maçonnerie ?
- L'hypothèse de la police est qu'il s'agit d'un franc-maçon, n'est-ce pas ? Je n'ai aucun nom de théâtre en tête.

Pour aider Ulysse ou lui sauver la mise, j'ai dit :

- Fantoche prétend avoir la preuve qu'il s'agit d'un ou de plusieurs des nôtres, mais cette preuve, il ne veut pas nous la montrer. Il nous fait du chantage. Rien de plus.

Théo, qui reprenait force et vigueur depuis l'arrivée d'Ulysse, nous a alors raconté quelque chose que nous ignorions. Le surlendemain de notre réunion informelle du premier jour, on avait sonné à son portail très tôt le matin. Il était allé ouvrir et s'était retrouvé face à Fantoche. Sans rien redouter, Théo l'avait fait entrer et ils s'étaient assis, là, sous le chêne, autour de la table de fer. Ce fut alors que brutalement, avec l'évidente volonté d'être brutal, Fantoche avait reproché à Théo de ne pas être allé déclarer à la police que Marie-Germaine Blanc, alias Marianne Laroque, avait habité chez lui l'année passée.

- Vous m'auriez épargné des heures et des heures de travail, Monsieur Sérignan.

- Parlez-moi plus clairement. Je ne comprends pas ce que vous me dites, avait répondu Théo. Je n'avais aucune raison de déclarer cette présence chez moi à la police.
- Et vos amis, je veux dire les francs-maçons, n'avaient eux non plus aucune raison de me dire qu'il avait été parlé d'elle lors de votre réunion d'avant-hier ? Vous vous moquez de moi, Monsieur Sérignan.
- Le nom de Marie-Germaine Blanc n'a pas été cité pendant cette réunion.
- Ni celui de Marianne Laroque ?
- Ni l'un ni l'autre.

De part et d'autre, une incompréhension totale. Théo ne faisait aucun rapprochement entre l'accusation contre nous, qui avait provoqué la réunion informelle, et la personne de Marianne, dont tout le monde sauf Ulysse ignorait qu'elle fût sa fille. À aucun moment de cet entretien avec le policier, Théo n'a même pensé que la disparue du Luberon pouvait être Marianne.

- Peut-être ai-je refusé de comprendre, nous dit-il. Peut-être que j'ai eu peur de savoir.

Après la découverte du corps par les gardiens marocains revenus d'un enterrement à Fez, ce qui les mettait hors de cause, Fantoche avait parlé de recherche d'une femme disparue, dont il ne donnait pas le nom. Il avait ensuite lancé une accusation vague contre les francs-maçons. Rien de précis. Rien de concret. Fantoche fouillait, fouinait. Il attendait nos réactions. Si le nom de Marie-Germaine Blanc avait été prononcé, cela aurait prouvé à Fantoche que nous avions identifié la victime. Mais ce nom n'avait pas été prononcé et Théo n'avait même pas fait le rapprochement avec la villa où Marianne se rendait.

- La peur aveugle, nous dit encore Théo. Peut-être s'est-il agi en moi d'une cécité volontaire.
- Tu n'as rien à te reprocher, dit Anne-Marie. Nous refusons tous d'accepter que l'abomination soit devant nous.

Théo, pourtant, comme tétanisé par sa propre erreur, voulait absolument en revenir à ces instants où il avait refusé de comprendre ce qui lui arrivait. Fantoche n'avait pu qu'être troublé par ce refus, ce déni, précisa Henri, et Moret, qui attendait des réactions, repartit de Mégara bredouille, faute d'avoir été droit et de n'avoir pas dit clairement : « J'enquête sur le meurtre d'une certaine Marie-Germaine Blanc, alias Marianne Laroque, assassinée dans une villa du Luberon. Vous la connaissiez bien puisqu'elle a vécu chez vous à Mégara. »

Mais telle n'était pas la façon d'enquêter de Fantoche. Moi, Titou, je comprends seulement maintenant, quand je recoupe mes notes, combien ce policier nous a tous et très délibérément embrouillés. Il cherchait à nous faire parler. C'est un homme qui ne va jamais droit. Il aime prendre les gens de travers et il devient alors très dangereux. De plus, à Théo, il tint un drôle de discours :

- Une enquête peut vous conduire dans tous les milieux, boxe, banque, champs de courses, musique ou franc-maçonnerie. Si le crime a eu lieu dans un grand orchestre symphonique, vous n'allez pas enquêter auprès des bals du samedi soir. De même, quand il s'agit d'une belle villa du Luberon, vous n'allez pas chercher au Grand Orient de France, obédience populaire, mais à la Grande Loge Nationale Française, la GLNF. J'ai commencé par cette obédience des gens chics.
- Il t'a dit ça, Théo ? m'écriai-je. Du Grand Orient, il a dit « obédience populaire » ? Je n'en reviens pas.
- Il m'a même dit : « J'ai vite compris qu'il y a une franc-maçonnerie de haut vol et une autre plus ordinaire. L'une fait autorité dans le monde. L'autre, franco-française, aux vues plus étroites, regroupe des esprits rebelles et entêtés. La première est ouverte, l'autre fermée. La vôtre prétend défendre la République, mais elle refuse de la servir. Vous êtes même allés jusqu'à vous réunir pour vous jurer les uns aux autres de ne rien révéler à des policiers sans en référer d'abord à vos vénérables. De l'autre côté, de votre obédience rivale, je reçois une aide appréciable. Rue Tournefort, je me heurte à des murs. Au nom de quel idéal protégez-vous des criminels, Monsieur Sérignan ?

Nous étions tous estomaqués. J'en avais, moi, Titou, l'estomac en pelote. Au risque de me répéter et de passer à nouveau pour un imbécile, moi, Titou, franc-maçon depuis près de vingt ans et secrétaire de ma loge depuis dix ans, je n'avais encore jamais vu de mes yeux vu un seul membre de la Grande Loge Nationale Française avant de rencontrer Marius Pujol, traître et renégat, maçon de pacotille, faux-frère honteux de l'obédience qui lui avait donné la Lumière. Je savais, bien sûr, que tout s'américanise en France et que *Big Brother Bear* trônait sur le Mail, mais voilà qu'à l'occasion d'un meurtre je découvrais la place prise chez nous par ces maçons coca-cola. Ils collaboraient tranquillement avec la police. Maçons ou pas, les gens d'en haut se ressemblent tous.

Comme Théo avait eu raison de les traiter de coyotes ! J'ai pensé : « Inutile de chercher davantage. L'assassin est chez eux et ils aident la police pour protéger l'un des leurs. » L'évidence me sautait aux yeux et je me suis écrié :

- Ah ! Ulysse, Ulysse, je comprends pourquoi tu nous demandes d'être des subversifs ! Et Victor Magritte me le demande aussi et je veux l'être désormais. Je n'ai pas fait des études comme toi et je comprends moins vite que toi les fortes choses de la vie, mais cette fois, je pige tout.
- Des subversifs ? Qu'est-ce qui te prend, Titou ? me demanda le bon docteur Marot.

Ni les vénérables, ni Théo, ni Thérèse, ni notre poète des halles de Rungis ne pouvaient savoir que j'avais étudié le mot subversif. En loge, il signifie passer à la moulinette du libre-arbitre toutes les idées reçues, tous les dogmes et les vérités toutes faites. Isolé, le citoyen y arrive très difficilement. En loge, cela doit devenir un automatisme pour tous ceux qui refusent d'être dupes de l'État, des religions, des charlatans politiques ou de soi-même. Tout, chaque jour, doit être passé au crible de la Lumière. Avant de parler de la construction du Temple intérieur, vérifions bien sa base et son sous-sol. C'est le petit Titou qui vous le recommande.

Théo ne me laissa pas développer mon idée. Il dit :

- Je suis très fatigué, Titou.

Il lui restait pourtant assez de force pour nous raconter qu'Edgar Joly avait accompagné Fantoche dans la villa du Luberon dont il avait installé le système de sécurité.

- Edgar Joly est leur Grand Maître provincial. C'est le commandant Moret qui me l'a appris.

Quoi ? Je grondais, je brûlais, j'explosais. Edgar Joly, maçon confirmé ? Il doit être joli, son temple intérieur ! Je constatais qu'Alain et Henri, nos vénérables, découvraient la lune en même temps que moi.

- Enfin, Alain, Henri, s'écria Ulysse, tout le monde le sait. Il a été promu depuis près d'un an.
- Tout le monde le sait peut-être à Paris, m'écriai-je. Moi, je ne le savais pas. Ce monsieur m'ignore. Moi, je ne veux pas le connaître et encore moins le reconnaître comme un frère. Henri ne le savait pas. Alain ne le savait pas. Anne-Marie ne le savait pas. Tu trouves que c'est normal ?

Ulysse me répondit :

- Titou, tu nous joues du Pagnol. « Monsieur Brun ne le savait pas. ! – Té, c'est lui que me l'a dit ! »

Nous étions sidérés. Aucun d'entre nous ne le savait donc. Or, tout le monde connaît Edgar Joly en ville et dans la région. Il nous salue avec plus ou moins de chaleur selon qu'il nous estime capables ou non d'investir gros dans un système de sécurité.

Vous rendez-vous compte de la situation ? demanda Henri. Eux, savent qui nous sommes et nous, les idiots de la famille, les petits crétins des obédiences populaires, nous savons à peine qu'ils existent.

- Alors que nous occupons la rue Tournefort depuis plus d'un siècle, dit Alain. Je soigne peut-être un de ces cochons-là.

Henri se leva, très tendu. Courroucé. Voilà le mot le plus exact : courroucé. D'après mon dictionnaire « courroucé » relèverait maintenant du style littéraire. Littéraire ou pas, je m'en fous et je dis qu'Henri n'était ni fâché ni furieux ni en colère ni en pétard, mais bel et bien courroucé. Il s'approcha de Théo, se pencha vers lui pour l'embrasser, pressa de ses deux mains affectueuses sur les épaules de Théo pour l'empêcher de se lever et lui dit :

- Si nous nous étions rendus à l'inauguration de *Big Brother Bear*, nous aurions vu Edgar Joly dans toute sa gloire. Faut peut-être saisir l'occasion pour nouer des contacts. Dans le cas où le criminel serait soit de chez eux soit de chez nous, l'opinion publique retiendra qu'il est franc-maçon. Je téléphonerai à Edgar Joly.

Théo avait insisté pour que nous ne nous rendions pas à cette cérémonie d'inauguration, financée par Michael et organisée contre notre avis par le Maire. Théo sentit notre trouble.

- Restons ce que nous sommes, nous dit-il avec hauteur. Nos traditions sont nos racines, les leurs sont américaines. Ne mélangeons pas tout.

Aïcha revint vers notre table pour apporter à Ulysse sa chemise où elle avait remis un bouton, mais il la laissa sur le dos d'une chaise vide.

- Un petit quelque chose me revient, nous dit-il. Marie, la mère de Marianne...
- Elle est prévenue ? demanda Théo d'une voix angoissée.
- Oui. Je m'en suis chargé.
- Comment va-t-elle ?
- Aussi mal que toi. Elle revient d'une randonnée en Corse. Elle arrivera tout à l'heure. J'irai l'attendre à Marignane.
- Merci, mon petit.

Ce « mon petit » adressé à Ulysse nous a tous bouleversés. Ma main tremblait en transcrivant dans mon cahier ce bref échange entre eux, le maître et son élève, le père et le fils, deux frères initiés à la même loge, *Le Chemin*, ce chemin dont Théo a toujours déclaré qu'il passe par les crêtes.

- Revenons à ce quelque chose dont tu te souviens, dit Anne-Marie. Tout détail peut nous servir.

Ulysse nous raconta que Marie, la mère de Marianne, lui avait parlé, il y avait deux ans, d'un homme qui harcelait sa fille, ce genre d'hommes qui ne supportent pas qu'une femme leur résiste. Elle avait refusé de lui révéler de qui il s'agissait par peur que cela tourne grave entre eux. Elle avait seulement précisé qu'il était un ami du *Cheminot*.

- Précise, Jean-Michel, précise, demanda Anne-Marie. Cela se passait à Paris. Il s'agit donc d'un frère parisien.
- Je n'ai rien à préciser. Je n'en sais pas plus. Marianne était très désirée des hommes. Ce type devait dépasser la mesure. Sinon, elle n'en aurait pas parlé à sa mère.
- Tu viens de dire ce type. Ce type ou ce frère ? demanda vivement Anne-Marie.
- Pour nous désigner, Marie dit toujours « amis du *Cheminot* ».

À ce moment, Théo a brusquement éclaté en sanglots. Nous étions tous glacés, là, bêtement assis en rond auprès de lui. Moi, j'avais des larmes plein les yeux. Thérèse aussi pleurait. Théo se maîtrisa, se tourna vers Ulysse et dit de son ton le plus professoral :

- Saint-Simon distingue ceux qui sont de ses amis de ceux qui sont *très fort* de ses amis. Elle n'a pas dit *très fort* au moins ?

Bernard, notre poète moderne, n'avait pas prononcé un mot depuis la fin de son récit. Il s'est levé comme si nous venions tous de l'accuser et sa peau blanche de rouquin est devenue toute rouge :

- Très fort l'ami du *Cheminot* et parisien, je n'en connais que deux : Jean-Michel Michel et moi. Je n'ai jamais harcelé Marianne. Elle me ravissait par sa beauté. J'adorais qu'elle dise mes poèmes. Je l'ai souvent vue en particulier à Paris, du temps de votre union, Ulysse, et après, quand elle était si malheureuse. J'ai passé trois semaines l'an dernier en sa compagnie à Mégara. Je suis allé, l'été dernier, pas cet été-ci, l'été dernier, dans la maison du

Luberon, mais jamais, jamais, Marie Blanc n'a pu prétendre que j'avais harcelé Marianne.

Le drame arrivait. Il ne pouvait manquer. D'instinct, nous nous étions tous levés. Tous sauf Théo. Et plus un d'entre nous n'osait ouvrir la bouche. Ulysse et Bernard se faisaient face. Ulysse dit :

- Qu'est-ce qui te prend ? Des amis du *Cheminot*, dans l'esprit de Marie, il y en a plus de cent mille en France.
- Mais tu m'as accusé dans un tout autre esprit.

Anne-Marie voulut reprendre le contrôle de la situation :

- Tous à l'ordre de deuil, mes frères, nous ordonna-t-elle avec une stupéfiante autorité. À l'ordre de deuil, je vous dis. Tous sauf, toi, Théo.

Mais Théo se mit debout comme nous, il plaça comme nous sur ses yeux l'index et le majeur de ses deux mains. Anne-Marie prononça les mots rituels, nous appelant ainsi à regarder à l'intérieur de nous-mêmes. Puis, elle déclara doucement : « En souvenir de toi, Marianne, qui étais si belle, nous nous soutiendrons tous les uns les autres, quoi que nous puissions découvrir dans nos loges. Quittons l'ordre de deuil. Reprenez place. »

Aïcha nous observait avec respect. J'ai demandé la parole :

- Vénérable Maîtresse...
- Nous disons Vénérable Maître au Droit Humain, mon frère Titou, me corrigea Anne-Marie.
- Vénérable Maître, je demande à être dispensé de procès-verbal. Jamais, je ne parviendrai à mettre au clair ce que nous vivons en ce moment. Ma main tremble. Les larmes brouillent mes yeux et je suis convaincu de la culpabilité de la Grande Loge Nationale...

Ulysse m'interrompit sans avoir demandé la parole à Anne-Marie. Ils ne s'aimaient pas tous les deux. Anne-Marie déteste les hommes qui abandonnent leur femme et, disons-le, Ulysse avait bel et bien largué Marianne et poursuivi ce qu'il appelait lui-même son Odyssée de femme en femme. Ulysse, sans demander l'avis des autres, me commanda alors de continuer à prendre le maximum de notes en vue d'un compte-rendu le plus complet possible de tout ce que nous vivions depuis le début de l'affaire et de tout ce que nous allions être amenés à découvrir.

- Mais il va faire deux cents pages ! m'écriai-je.
- Et alors ? Nous t'aiderons pour la rédaction finale. Il faut que cette affaire une fois éclaircie laisse des traces ineffaçables.

Il rageait évidemment contre Bernard et Anne-Marie. Il poursuivit :

- Et tu diras tout. Je compte sur toi, Titou. Pas de censure. La vérité toute crue, toute nue, à la mesure de ce qui se passe. N'invente rien. Ne cache rien. Sois notre miroir. Ne juge personne, mais n'hésite pas à rapporter les mensonges, les hontes et les peurs. Montre la suspicion. C'est une pieuvre. Elle a cent bras. Elle peut prendre à la gorge toute une loge et, si tu penses que nous sommes victimes de la GLNF, dis pourquoi. Surtout ne cherche pas à bâtir une histoire. Avance les choses dans l'ordre où elles viennent à toi. Promène le miroir le long du *Chemin*. C'était la formule de Stendhal. La vérité toute bête est la plus grande subversion qui soit.
- Et Laura Soline ? demanda Anne-Marie. Jean-Michel, qu'as-tu à nous dire d'elle ?
- Laura n'aime pas les amis de Théo Sérignan. Elle nous trouve ringards, bavards et pleurnichards. Elle prétend que la franc-maçonnerie est une mafia à l'eau de rose. Puisqu'elle n'y connaît rien et comme elle ignore tout du lien entre Marianne et Théo, elle coupe et tranche bêtement sans comprendre.

Il fallait terminer cette réunion. Je l'ai senti quand il m'est devenu impossible de prendre de vraies notes. Ils ont parlé de tout, de rien et d'une pièce écrite et montée par Jean-Michel dont le manuscrit avait été saisi par Fantoche en même temps que les archives de la loge. La pièce était intitulée *Justine*, mais elle n'était pas du marquis de Sade, comme je me le suis fait expliquer plus tard. Anne-Marie déplora que la police ait un tel texte entre les mains. Elle l'avait lu, l'année où Ulysse vivait avec Marianne et la faisait répéter à Mégara. Rien que pour ses didascalies qu'Anne-Marie se rappelait très bien, la police ne nous lâcherait pas. J'ai dû me faire expliquer plus tard ce que veut dire didascalies.

- Anne-Marie, tu me cherches, s'écria très fort Ulysse. Nous en avons déjà parlé, il y a deux ans et, moi aussi, je me rappelle très bien que tu m'as reproché mes didascalies de la fin du troisième tableau : « *Justine se tourne vers le fond du théâtre, s'agenouille, fait un long signe de croix, saisit le bas de sa robe, la soulève et la fait passer par-dessus sa tête. Elle présente son derrière nu à la face.* »

Je notais tout. J'ai demandé ce que signifiait « son derrière nu à la face ».

- Son cul au public, m'a répondu Ulysse.
- Celui de Marianne ?
- Non, celui de Justine, mais c'est le même.

À cet instant, j'ai décroché. Je ne veux pas juger Ulysse, ni Théo, bien sûr, mais que des francs-maçons s'amuse à ça, que Jean-Michel Michel, amant de Marianne Laroque, demande à sa compagne de dénuder son derrière et de le présenter au public m'a semblé en rapport direct avec le crime du Luberon. Ne prenant plus de notes, j'ai pensé que j'allais devoir parler de tout ça à ma femme. Yvette en voit de toutes les couleurs à son hôpital. Peut-être qu'elle en rira, mais comment s'en amuser quand Marianne est morte étranglée ? Il y a forcément un lien entre sa mort et cette pièce sadique. Peut-être pas un lien direct, mais un lien. On s'amuse de tout et la mort survient. Ma mère me disait : « À force de jouer avec les allumettes, on finit par mettre le feu à la maison. »

Plus incompréhensible encore : l'approbation de Théo. Il avait annoté le texte et Fantoche disposait de ses commentaires de la pièce. Comment Théo n'avait-il pas protesté contre ce rôle donné à sa fille ? L'expression, que j'avais notée, de derrière nu présenté à la face m'apparaissait comme tout à fait contraire à la dignité maçonnique, mais Ulysse balaya ma remarque et les objections d'Anne-Marie en déclarant que le théâtre permettait la subversion suprême alors que la franc-maçonnerie n'autorise qu'une subversion limitée et relative.

Puisque Jean-Michel veut que j'écrive tout dans l'ordre où les choses m'arrivent, je déclare avoir en horreur les livres et les films où l'auteur exprime des sentiments ou des instincts sadiques. À l'hôpital, Yvette en voit des vertes et des pas mûres, mais jamais je n'accepterais qu'elle montre son derrière aux patients. Puisque Jean-Michel veut que j'écrive tout, je déclare qu'avec sa pièce *Justine*, l'auteur Jean-Michel Michel est allé au-devant du malheur et ne nous grandit pas.

C'est assez, je n'écrirai plus rien à ce sujet, d'autant qu'il y avait, je l'ai appris plus tard, une sourde rivalité entre Laura Soline et Marianne Laroque. Marianne faisait des films et elle attirait les regards. Laura, elle, est une actrice de théâtre qui ne captive personne dans la rue, mais se métamorphose en scène.

Je relate ces propos de Jean-Michel, puisqu'il m'a demandé de tout écrire, mais aussi pour montrer à quel point il nous avait fait dévier du sujet de notre réunion. Je crois que si une catastrophe énorme provoquait un million de morts et de blessés, Jean-Michel Michel en tirerait une pièce subversive. Toute chose le

ramène au théâtre et Théo l'admet, ce qui m'horripile. Comment Titou pourrait-il avoir une opinion personnelle sur le théâtre ? Je ris ou je ne ris pas et, si je ne ris pas, je m'ennuie.

Dans cette affaire de *Justine*, Ulysse aurait cherché à faire sortir Marianne du cocon qui étouffait son jeu au théâtre. Il avait adapté *Justine* pour cela. Il voulait violenter Marianne. Laura, sa camarade de conservatoire, était d'accord. Il fallait que Marianne ait peur, enrage, apprenne à hurler de douleur, sache mieux se dédoubler, déchirer son masque de belle fille qui la servait si bien dans les téléfilms et la desservait au théâtre.

De tout ce que cette affaire du Luberon m'a enseigné, le plus surprenant fut cette *Justine*. Que nous soyons attaqués par les membres de la Grande Loge Nationale, passe encore. Que l'un des nôtres soit coupable de crime, passe encore, et il faudra le prouver, mais qu'Ulysse, avec l'approbation de Théo, monte une pièce sadique et demande à Marianne de montrer son derrière nu à la face, m'a posé une question terrible : Qu'est-ce donc que d'être franc-maçon si l'un de nous adapte une œuvre du marquis de Sade ? Ne sommes-nous plus des chercheurs de vérité et de bonté ?

Que nous votions les uns à gauche, les autres à droite, rien à redire. Que nous ayons des voleurs ou un criminel parmi nous, comment éviter les Judas ? Mais que le plus merveilleux maçon connu de moi, Théophile Sérignan, de surcroît professeur admiré, accepte d'immoler la pudeur de sa fille à la gloire du théâtre, ce qui finalement l'a conduite à la mort, je ne le comprendrai jamais. On me dit que le marquis de Sade a été franc-maçon. C'est possible. Mais moi, ce que je suis venu chercher en franc-maçonnerie, c'est la bonté, pas le sadisme.

Qu'est-ce que Fantoche peut penser de nous, s'il a le texte de *Justine* entre les mains avec les commentaires de Théo ? Et encore, il ne sait pas que Marianne était sa fille. Comment ne chercherait-il pas le vice en nous ? Pauvre Marianne qui était si belle !

- Je vais aller m'étendre dans ma chambre, nous dit soudain Théo.

Il devenait urgent d'arrêter notre discussion, mais Thérèse nous demanda de décider d'abord si nous devions ou non garder le secret le plus absolu sur la paternité de Théo et elle nous mit en garde :

- Je ne suis pas une pénaliste. Je pourrai seulement vous conseiller en cas de nécessité, mais nous avons intérêt à bien réfléchir avant de décider le secret. Théo nous a dit

qu'il nous laissait libres de révéler ou non sa paternité, mais à la condition que nous le décidions ensemble. Que souhaites-tu, Théo ?

- Pouvoir prévenir mes fils avant de lever le secret. Ils ignorent tout.
- Dans l'immédiat, tu souhaites donc la Loi du Silence ?
- Décidez-en.
- Nous allons certainement décider le secret absolu, dit Thérèse. Je veux seulement vous mettre en garde. Se taire sur un point majeur devant un juge n'est pas à la portée des innocents. Chacun de nous va devoir s'installer dans le non-dit, voire dans le mensonge. Les juges le pardonnent aux avocats, pas aux témoins. Danger, grand danger. Lorsqu'un juge vous interroge pendant des heures, il faut être un sacré bandit pour ne pas lâcher tout ce qu'on sait. Qui prend la décision ?
- Les trois vénés, trancha Théo.

Ils se regardèrent tous les trois. Ils se connaissaient bien. Ils n'avaient pas besoin de deux plombs pour se mettre d'accord.

- Secret maçonnique absolu, conclut Anne-Marie. Aucun de nous n'a jamais entendu parler de rien. Titou, supprime de ton procès-verbal tout ce qui concerne la paternité de Théo. Nous n'en avons jamais parlé.

Ce fut, aussitôt après, le départ précipité de tous, Henri pour Cadarache, Alain pour son cabinet où ses patients l'attendaient, Anne-Marie vers ses enfants handicapés, Thérèse pour Aix. Aïcha conduisit Théo dans sa chambre. Seuls restaient à Mégara Bernard et Jean-Michel.

Avaient-ils été l'un après l'autre les amants de Marianne ? Il s'est échangé bien des mots brefs pendant que nous nous donnions l'accolade fraternelle. Thérèse m'a dit : « Écris ce que tu veux, Titou, mais sans compromettre personne. Tes notes peuvent atterrir en cour d'assises. Penses-y. » Anne-Marie m'a dit : « Ne mets rien en clair dans tes notes, Titou. Je suis de moins en moins sûre de l'utilité de ton procès-verbal. » Alain m'a embrassé sans un mot. C'est un homme immensément bon. Il parle peu. Il a soigné Marianne l'été de sa rupture avec Ulysse. Il en sait sûrement plus qu'il n'en a laissé paraître en réunion. Ulysse l'inquiète comme il nous inquiète tous. Il délaisse la loge pour le théâtre comme une voiture sort de la route. Henri, mon vénérable, m'a chaleureusement serré dans ses bras et il m'a dit : « Prépare-toi à de nouvelles responsabilités, Titou. Ma vie

professionnelle se complique beaucoup. Je vais devoir descendre de charge bien plus tôt que prévu. »

Je compris aussitôt le message et ce fut sur ma tête comme un coup de massue. La succession d'Henri pour moi ? Titou, vénérable ? Impossible ! Pour cacher mon émotion et pour me dégourdir les jambes, je me suis éloigné vers le fond du jardin. Même moins bien arrosé que du temps d'Antoinette, il ressemblait sous ce soleil d'été au paradis doré des jardins bien clos d'autrefois dans les vieilles enluminures. Ses rosiers grimpants sur arceaux dominaient les herbes sèches qui commençaient de l'envahir et je suis allé jusqu'au gros figuier vert pour en retrouver toute l'odeur qui monte de ses larges feuilles avec la chaleur.

Ulysse, ayant remis sa chemise, vint m'y rejoindre. Il ne supportait pas, me dit-il, que Bernard soit à Mégara comme chez lui.

- Toi, tu es de chez nous, lui dis-je dans un élan d'affection. Ni de Paris ni d'Avignon. Tu es un enfant de La Roquebrussanne.
- Et de Santiago du Chili, rectifia-t-il, d'où ma grand-mère m'a tiré pour que je devienne l'élève de Théo. Je suis de nulle part, je ne vais nulle part, je me ressens partout comme un étranger, je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, je n'aime que les femmes et chacune d'elles pour pas bien longtemps. Je t'envie, cher Titou, je t'envie. Moi, j'erre dans le dénaturé, la démesure, le comique et le sexe.
- Nous en foutre plein la vue est très facile pour toi, Jean-Michel. Moi, si j'écrivais un livre ou une pièce de théâtre, ce serait pour le bien de nos frères.
- Oh ! L'adorable petit maçon tout beau, tout gentil, tout mignon ! Comme le Grand Architecte serait content de toi, si tu écrivais de gentilles gentilles bien douceâtres ! Tu ne rendrais compte de rien et cela donnerait la pire des littératures, celle des chemins de la sainteté !

Il me prit par les épaules. Cela aussi lui était facile puisqu'il mesure trente centimètres de plus que moi.

- Bruno Montel, Titou ? Trente ans. Beau mec. Il est d'une loge de Marseille, Grand Orient, mais rite écossais. Un compagnon. Tu vois qui c'est ?
- Pas bien, Ulysse. Il est venu dans ma loge, mais je le situe mal. Pourquoi me parles-tu de lui ?

- Laura Soline prétend qu'il aurait été le dernier amant de Marianne.

Je savais à peine qui était ce frère. Nos loges avaient reçu à plusieurs reprises la visite de trois jeunes compagnons, deux d'Aix et l'un de Marseille. On leur avait recommandé de voyager de loge en loge sans distinction d'obédience. Comme Théo est le grand maçon de la région, ils lui avaient demandé rendez-vous avant une tenue chez nous. Théo les avait reçus à Mégara, puis tous les trois étaient venus avec lui rue Tournefort.

- Merci, Titou. Tu connais ta maçonnerie locale sur le bout des doigts. Tu es un véritable annuaire. Interrogeons-nous sur ce Bruno Montel sans en rien dire à la police.
- Tu veux quoi, Ulysse ? Me déconcerter ? Me troubler ? Me montrer que je suis un fada ? Est-ce à nous de chercher parmi les amants de Marianne ? Pour commencer, que sais-tu de précis, toi ?

Pendant que la forte odeur du figuier me noyait le cœur du bonheur d'être provençal, Ulysse m'en dit un peu, mais très peu, sur ce Bruno Montel que je ne distinguais pas entre les trois compagnons. Le hasard, me dit Ulysse, avait voulu que Marianne fût à Mégara, le premier soir où ces trois compagnons avaient été reçus par Théo. Profitant d'un tournage dans la région, elle était venue passer la nuit chez son père. Elle avait fasciné Bruno Montel. « C'est la Reine de Saba, avait-il déclaré à Théo, celle qui selon Nerval a tant perturbé l'architecte Hiram. » Ce Bruno Montel aurait ensuite revu Marianne hors de la présence de Théo. Ulysse ne savait rien de plus.

- Informe-toi, me dit-il et parle-m'en. Mets un message sur mon portable et je te rappellerai d'Avignon. Il n'est pas question d'accuser ce jeune compagnon. Après notre séparation, Marianne a cherché plusieurs fois en vain à me rendre jaloux. Quand elle m'a parlé au téléphone de ce Bruno, elle a semblé se délecter du prénom, comme si elle le suçait. Pour dire « Bruno », il faut serrer les lèvres exactement comme pour sucer un homme. Une vraie fellation. Tu piges, Titou ?
- Pourquoi te moques-tu encore de moi, Jean-Michel ? Je ne sais pas quand j'ouvre ou quand je serre mes lèvres. Pourquoi les intellos comme toi passez-vous votre temps à vous regarder à la loupe ?

Ne doutant pas de l'innocence personnelle de Jean-Michel, je lui ai demandé s'il arrivait à imaginer l'un des nôtres, ce Montel ou un autre, assassinant Marianne. Il m'a répondu :

- J'ai bien peur que le commandant Moret n'ait réussi un exploit policier avec son coup de pied dans la fourmilière maçonnique. Pendant que nous nous affolons, il peut s'occuper des voisins à l'hélicoptère. Il se traite beaucoup d'affaires par ici, affaires de cœur, de politique, de fesses, de finances. Nous ignorons totalement où ma pauvre Marianne a pu se prendre les pieds. Elle se remettait mal de notre séparation, mais il faut bien quitter les femmes ou alors, si on les garde, où va-t-on avec elles ? Après notre séparation, Marianne a dû faire des bêtises. Cherche un peu du côté de ce Bruno Montel.
- J'ai le titre distinctif de sa loge dans nos procès-verbaux des tenues. Veux-tu que j'appelle son vénérable ?
- Trouve un autre moyen, Titou. Reste discret. Sur ce, je vais chercher Marie à Marignane.

J'ai demandé :

- Marie ? La mère de Marianne ? Vous êtes en relation ?
- Évidemment, Titou. Qui peut s'occuper d'elle ? Je la prends en charge. C'est la moindre des choses. Elle arrive d'une randonnée en Corse. Elle doit être dans un état épouvantable.
- Quel âge a-t-elle ?
- Soixante-deux, cinq ans de moins que Théo.

Comment n'aurais-je pas pensé alors à Antoinette ? Nous étions dans le fond de son jardin. Je sentais sa présence sous les arceaux couverts de roses.

J'ai quitté à mon tour Mégara sans même pouvoir dire au revoir à Théo. Aïcha l'avait mis au lit. J'ai foncé à ma coopérative en Ville-basse. J'ai pleuré en conduisant, pleuré de grosses larmes, comme ces gouttes de pluie énormes qui tombent chaque été sur nos platanes à la mi-août.

*à suivre...*